

Vanité...

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 2 septembre 1934

Un journal de langue française, l'un des propres organes du cabinet, publié ce matin, a prétendu que le peuple égyptien est content et tranquille, qu'il ne se plaint de rien et ne s'irrite de rien, et qu'il ne souhaite de Dieu ni des hommes rien d'autre que la pérennité de cet état présent — cet état où il jouit de la sécurité et du calme, de la prospérité et de l'aisance.

Ce journal a prétendu, de plus, que le peuple égyptien s'est entièrement lassé de la politique, en a conçu la plus vive aversion, et en a laissé le soin de s'y plonger, de s'en amuser et de s'en quereller aux habitants du Caire et d'Alexandrie, et d'une ville ou deux parmi les autres grandes villes. Car les habitants de ces villes, prétend-il, forment un groupe corrompu par les journaux, détourné par le bavardage du travail véritable, distrait des affaires sérieuses par des futilités — et ces gens ne dépassent pas dix pour cent de la population égyptienne ; ce sont donc une minorité infime, un groupe insignifiant, divisé entre les partis, joué par ses propres passions, poussé par l'oisiveté, ou quelque chose qui y ressemble, vers rien qui vaille.

Quant au peuple qui peine et qui travaille, qui œuvre et qui espère, pour qui les gouvernements existent, pour qui ils travaillent, dont ils s'occupent, et sur les intérêts duquel ils veillent — ce peuple-là, prétend-il, est content à tous égards, tranquille au plus haut point, et plus soucieux que tout autre de préserver cette vie heureuse qu'il mène à l'ombre de ce cabinet heureux.

Ce journal français favorable au gouvernement n'a pas dit tout cela par ignorance, mais l'a dit, au contraire, en toute connaissance de cause — car il avait envoyé un correspondant visiter les provinces, lequel y résida, prolongeant son séjour, se mêla à leurs habitants, prolongeant son contact avec eux, leur parla, les écouta, et connut la vérité de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils ressentent et de ce qu'ils espèrent ; puis il revint faire part à son journal de cette conclusion réjouissante de son enquête aussi minutieuse que prolongée — à savoir que le peuple ne veut rien d'autre que le maintien exact des choses en l'état, afin que la crise économique se résolve d'elle-même, tandis que la politique ne le préoccupe ni peu ni prou.

Aussi les ministres devraient-ils être rassurés : le peuple est content d'eux, les aime, et leur est dévoué. Et ceux qui soutiennent les ministres devraient être rassurés aussi : le peuple les désire, et leur est tout entier attaché. Et les Anglais, en particulier, ne devraient pas écouter ce que disent les adversaires et les critiques du gouvernement — à savoir que les affaires du peuple sont en désordre, que ses esprits sont anxieux, et que sa vie est plus éloignée qu'on ne saurait l'imaginer du contentement, du calme et de la stabilité.

Ainsi tous ces propos de changement possible ou souhaitable ne sont-ils que bavardage vain, un pari risqué avec les intérêts mêmes du peuple, une ignorance de sa volonté véritable, une écoute accordée à l'infime minorité du Caire et d'Alexandrie et un détournement du regard loin de l'immense majorité des provinces. Dieu tout-puissant accorde la raison à qui Il veut, et la retire à qui Il veut ; Dieu tout-puissant permet le bon jugement à certains et le refuse à d'autres ; Dieu tout-puissant permet à certains de parler, et les gens les écoutent, les comprennent et leur accordent leur confiance, tandis qu'Il décrète que d'autres parlent, et que nul ne les écoute, nul ne les comprend, et nul ne leur accorde la moindre confiance.

Nous voudrions bien savoir qui pourrait bien être cet homme habile et perspicace que ce journal français a envoyé dans les provinces, et qui en est venu à connaître si intimement les habitants, et en est revenu porteur de nouvelles à leur sujet, présentant leurs espoirs et leurs vœux dans ce délicieux article.

Nous voudrions même savoir si ce journal a réellement envoyé un homme dans les provinces, ou s'il lui a simplement demandé de prétendre s'y être rendu, et de s'asseoir plutôt dans son propre bureau, laissant libre cours à son imagination durant une heure, ou une bonne partie d'une heure, puis d'écrire tout ce que cette imagination lui dictait.

Nous voudrions savoir, au sujet de cet homme censé avoir quelque peu visité les provinces, s'il est égyptien ou étranger, oriental ou européen ; s'il parle bien la langue des gens qu'il a visités et avec qui il s'est entretenu, ou s'il l'ignore entièrement, ou n'en a qu'une connaissance des plus légères. Ressent-il ce que ressentent les Égyptiens, éprouve-t-il ce qu'éprouvent les Égyptiens — ou ne ressent-il rien d'autre que ce que ressentent certains étrangers résidant en Égypte : à savoir le besoin d'une vie douce et luxueuse, quelles qu'en soient les sources, et quelle que soit la dégradation des circonstances qui

l'entourent ?

Nous voudrions savoir tout cela au sujet de l'homme que ce journal a envoyé, afin de savoir ensuite s'il écrit en connaissance de cause ou par ignorance, s'il écrit de bonne foi ou avec quelque intention corrompue et quelque cœur vicié. Mais ce qui est étrange, c'est que ce journal et son auteur sachent tout ce qu'ils prétendent savoir sur le contentement du peuple égyptien et son aisance en cette époque, tandis que les ministres eux-mêmes l'ignoraient. Car l'on présumerait que les ministres sont les mieux informés de la situation véritable en Égypte — sans quoi ils seraient les moins aptes de tous à accomplir les tâches mêmes qu'ils entreprennent. Car ceux qui ignorent les affaires du peuple ne sont pas aptes à en avoir la charge. Et la vérité pure, qui ne souffre aucun doute, c'est que les ministres savent, sur l'Égypte et son peuple, tout autre chose que ce que prétendent savoir ce journal et son auteur. Ils sont bien certains que le peuple n'est ni content ni tranquille, et toute leur vie politique se consume d'irritation contre ce peuple mécontent, et se prépare à le prendre par la force et la violence, afin de dissimuler ce mécontentement.

C'est précisément pour cette raison qu'ils interdisent à ce peuple tout rassemblement, et refusent que ses chefs entrent en contact avec lui ou s'en approchent, tout comme ils refusent que le peuple entre en contact avec ses chefs ou s'en approche. Et chaque fois que les circonstances ne les assistent pas dans ce qu'ils veulent, ils rassemblent tout ce qu'ils peuvent rassembler de police et de troupes, se préparent à la guerre et au combat, et s'y distinguent d'une manière qu'on ne saurait qualifier autrement que de risible — un divertissement pour esprits troublés.

Tout cela est, bien sûr, la preuve manifeste que les ministres sont pleinement rassurés du contentement du peuple à leur égard, de son amour pour eux, et de son empressement à les voir demeurer au pouvoir jusqu'à la fin des temps !

Et les Anglais, croyons-nous, en savent bien davantage sur ce peuple que n'en sait ce journal, et bien davantage que n'en savent les ministres eux-mêmes. S'ils savaient ce peuple content, pourquoi donc se trouveraient-ils dans un tel désarroi, leurs affaires plongées dans une telle confusion ? Il est certain que nul ne les a contraints à remplacer un Haut-Commissaire pour en envoyer un autre à sa place, tout comme nul ne les a contraints à envoyer un haut fonctionnaire du ministère des

Affaires étrangères pour représenter leur nouveau Haut-Commissaire chaque fois qu'il voyage, que ce soit pour négocier ou simplement pour se reposer.

Pour qui donc écrit-on de telles sottises, et à qui destine-t-on un tel galimatias ? Quels esprits cette tromperie vise-t-elle à tromper ? Quant au peuple égyptien, il sait déjà ce qu'il sait, et il ne lit ni ce journal ni ses semblables, et n'en a jamais entendu parler. Quant aux ministres et aux Anglais, ils connaissent bien trop la vérité de la situation pour se laisser abuser par un tel délire. On n'écrit de tels propos que pour une poignée d'étrangers résidant au Caire ou à Alexandrie, dans l'esprit desquels les diverses rumeurs de changement et de bouleversement produisent des effets contraires — et ce journal, et ses semblables, veulent préserver leur bienveillance envers le cabinet, leur confiance en lui, et leur certitude qu'il demeurera au pouvoir. Et qui sait — peut-être ce journal n'écrit-il, en fin de compte, que pour lui-même : non pour se tromper lui-même, ni pour se détourner d'une vérité qu'il connaît parfaitement, mais simplement pour vivre. Car que d'épreuves et de folies, jusqu'à l'annulation même de leur propre esprit, la recherche d'un gagne-pain impose à certaines gens ! Gagner son pain, en ces jours, est chose assez difficile pour que les gens se permettent, à cet égard, ce qu'ils ne se permettraient jamais aux jours d'aisance et de prospérité...